

À propos de ce livre

En février 2007, Eunice Spry a été condamnée par la cour d'assises de Bristol à quatorze ans de prison pour avoir soumis trois enfants dont elle avait la garde à d'horribles sévices, psychologiques et physiques, durant deux décennies. Le juge a confié à la cour qu'il s'agissait du pire cas de maltraitements sur enfants qu'il ait eu à traiter durant sa longue carrière.

Le livre que vous vous apprêtez à lire est le récit raconté par un enfant de ce que signifie vivre dans la peur. Ces brutalités ne se sont pas produites dans une zone en guerre, ni dans une lointaine époque où les gens ne réfléchissaient pas. Elles se sont exercées dans la région de Gloucester, en Angleterre, non loin des magnifiques collines des Cotswolds. Même dans les endroits les plus communs et les plus tranquilles, le mal peut visiblement prendre racine.

Christopher Spry a aujourd'hui dix-neuf ans. Bien que les blessures infligées par son bourreau conti-

nuent de le faire souffrir en permanence, il reconstruit courageusement sa vie, le regard porté vers le futur, fier d'être un survivant.

Voici son histoire.

Prologue

— **N**'épargne pas la correction à l'enfant ! criait ma mère. *Si tu le frappes* de la verge, il ne mourra point.

Debout face au mur, j'ai plissé les yeux en entendant la terrible canne de bambou fouetter l'air et en sachant ce qui m'attendait. J'ai hurlé de douleur sous le coup qui me lacérait le dos une fois de plus. À nouveau le cinglement de la canne, à nouveau l'atroce brûlure tandis que je recevais ma punition dans l'obscurité du séjour. Un drap pendait devant la fenêtre, la moquette était jonchée de détritus : sacs plastique débordant d'habits, cartons écornés remplis de jouets usagés, vieilles couvertures, appareils de cuisine bons pour la casse...

— Celui qui ménage sa verge hait son fils, psalmodiait-elle. Mais celui qui l'aime cherche à le corriger.

La canne me brûlait le dos. La douleur m'a arraché un nouveau cri.

— Non, pitié, non, implorais-je.

J'ai voulu me soustraire à la punition, mais j'ai senti sa main me retenir et me pousser contre le mur. La canne s'est abattue à nouveau sur mon dos, encore, et

encore. J'avais les mains posées sur le mur, mes ongles s'enfonçant dans le papier peint. *Houitsch ! Houitsch !*

— Je suis désolé, mère, pleurais-je, je suis désolé.

Je m'excusais d'avoir laissé traîner un cadavre de poule dans la cour. C'était moi qui étais chargé d'enlever les cadavres. Quand une poule mourait, il fallait vite s'en débarrasser avant qu'elle n'attire les rats : nous en avions bien assez comme ça... C'était donc entièrement ma faute si je me faisais fouetter.

— Enfant du diable ! hurlait-elle, tandis que la canne s'abattait de plus belle.

— Je suis désolé ! criais-je.

Parfois elle ne parlait pas pendant qu'elle me battait, administrant ses corrections avec un air calme, presque serein. D'autres fois, comme ce jour-là, elle s'égosillait, répétant qu'elle devait chasser les démons de l'Apocalypse qui m'habitaient, et citant des passages de la Bible. Elle citait sans cesse la Bible. Les mêmes versets revenaient inlassablement.

— N'ÉPARGNE PAS LA CORRECTION À L'ENFANT ! Si tu le frappes de la verge, il ne mourra point.

J'ai senti quelque chose de chaud et d'humide couler sous la ceinture de mon jean. Je ne savais pas si c'était du sang ou de la sueur. Je suis tombé à genoux, le T-shirt en lambeaux, incapable d'endurer plus de douleur.

Malgré cela, la correction s'était poursuivie jusqu'à ce que ma mère y mette fin. Essoufflée par l'effort, elle avait lâché la canne et quitté la pièce. Souffrant le martyr, le visage ruisselant de larmes de douleur, j'étais resté seul dans le noir, dans la salle de séjour crasseuse ; à genoux.

C'est dans cette position que j'ai passé toute mon enfance. Je vais maintenant vous raconter comment je me suis relevé.

LISTE DE CINQ AVANTAGES D'AVOIR ÉTÉ ÉLEVÉ PAR MA MÈRE D'ACCUEIL SADIQUE EUNICE SPRY

1. Je suis poli et j'ai de bonnes manières
2. Je ne dis pas de gros mots
3. Je ne crache pas non plus
4. Je sais me tenir au restaurant
5. J'arrive à distinguer les différentes marques de liquide vaisselle rien qu'à leur goût

LISTE DE CINQ INCONVÉNIENTS D'AVOIR ÉTÉ ÉLEVÉ PAR MA MÈRE D'ACCUEIL SADIQUE EUNICE SPRY

1. J'arrive à distinguer les différentes marques de liquide vaisselle rien qu'à leur goût
2. Je dors très peu, et quand je dors je fais des cauchemars
3. Je souffre en permanence d'une blessure au genou depuis qu'elle m'a corrigé avec une batte de cricket
4. J'ai du mal à me faire des amis
5. Je n'aurai jamais d'enfants

Eunice était ma mère, et c'est ainsi que je me suis adressé à elle jusqu'au jour du procès. Ce n'est que récemment que j'ai arrêté de lui donner ce nom. Parfois, je me surprends encore à penser à elle en ces termes. Mais c'est de plus en plus rare.

J'ai détesté le procès. Rien d'étonnant à cela : personne n'aime les procès. Mais moi, j'étais si bouleversé que je suis allé plusieurs fois sur le pont chevauchant la quatre voies entre Gloucester à Cheltenham, et que j'ai enjambé la rambarde, en envisageant de sauter.

J'avais aussi pensé me tuer en me jetant sous les roues d'une voiture. Mais cette méthode est trop hasardeuse : il y a un risque que l'on survive (ce qui n'est pas exactement l'objectif recherché quand on se suicide) car il faut que la voiture roule précisément à cent dix-sept kilomètres/heure. Plus vite et on risque de rebondir sur le capot ; plus lentement et on sera simplement traîné sur la chaussée. Pas question de s'exposer à ce genre de souffrance. Encore que...

À l'époque, tout me semblait préférable à l'autre option. Témoigner contre Eunice suscitait en moi un

sentiment de culpabilité, et l'idée de devoir lui faire face dans un tribunal me terrifiait.

Finalement, c'est caché derrière un rideau que j'ai livré mon témoignage, si bien que je ne lui faisais pas face. Malgré tout, nos regards se sont croisés une fraction de seconde quand on l'a fait sortir de la salle du tribunal. Nous avons tourné la tête au même moment, et j'ai croisé son regard. Il n'y avait absolument rien à l'intérieur. Il n'y a jamais rien eu.

Elle avait plaidé non coupable et affirmé face au tribunal que la pire correction qu'elle nous avait jamais administrée était une claque sur les fesses. Mais au bout du compte, c'est nous que le tribunal a crus. Nous, c'est-à-dire les enfants A, B et C, comme nous avons été dénommés pendant toute la durée du procès, puis après dans les médias.

L'enfant C, c'était moi.

L'enfant A, c'était ma sœur d'accueil, Karen, qui avait été confiée à Eunice un an environ avant moi.

L'enfant B, c'était Lulu, mon autre sœur adoptive, de quatre ans mon aînée, qui avait été placée chez Eunice en même temps que moi. De nous trois, Lulu était la seule à comprendre que quelque chose clochait. Étant un peu plus âgée que moi et Karen, je suppose qu'elle avait une expérience de la vie de famille avant Eunice ; contrairement à nous. C'est elle qui a tenté d'expliquer aux voisins ce qui se passait ; elle aussi qui a essayé de s'échapper. Karen et moi, nous nous fâchions contre elle. On lui disait : « Arrête de te rebeller ! Allez quoi, c'est comme ça, il faut t'y faire. »

Mais Lulu savait. D'année en année, chacun de nous tenait le compte du nombre de fois où il avait pleuré. Pas de douleur mais de tristesse. Pour Lulu, c'était trente et une fois ; Karen, une vingtaine ; et moi, trois. J'avais le score le plus bas : j'étais le plus fort.

Lulu, Karen et moi n'étions pas les seuls enfants placés chez Eunice. Il y avait une autre fille, Charlotte, qui était la plus âgée et qu'on avait confiée à Eunice dès la naissance ; et mon petit frère Bradley – mon frère naturel. Tout comme Charlotte, il avait été placé dès la naissance, et ni l'un ni l'autre n'a jamais été touché par Eunice. Enfin si, elle les touchait, mais pour les câliner, les serrer dans ses bras et les embrasser. Elle les aimait. Jamais elle ne les a battus avec la canne de bambou. Jamais elle ne les a privés de nourriture ni obligés à boire du liquide vaisselle pour les punir d'avoir volé de la nourriture. En revanche, elle refusait de les laisser grandir et faisait tout pour les maintenir dans l'enfance. Quand Charlotte est morte, on était en train de repeindre sa chambre à la ferme en rose ; on en faisait un palais de princesse, un paradis pour petite fille. Mais il y avait longtemps que Charlotte n'en était plus une : elle avait dix-sept ans.

Eunice avait agi de même avec Bradley, l'empêchant de grandir et le traitant comme un bébé. Le grenier de la ferme abritait sa salle de jeux et nous n'avions pas le droit d'utiliser ses jouets. Interdiction de les lui prendre. Tel un enfant roi pourri gâté, Bradley régnait sur un vaste empire de jouets, Thomas le petit train et autres voitures radiocommandées. Si jamais on le fâchait, il piquait des crises et nous attirait des ennuis.

Juste au-dessous de sa salle de jeux se trouvait la pièce où Eunice nous avait enfermés, Karen et moi, sans manger, pour nous punir. Nous y avions passé un mois, pendant que le petit roi jouait au-dessus dans sa salle de jeux et que la princesse repeignait son palais.

On pourrait croire que je suis aigri contre eux, mais pas du tout. Je n'en veux pas à Charlotte, d'abord parce qu'on ne dit pas de mal des morts, ensuite parce que ce n'était qu'une enfant, comme nous. Je n'en veux pas non plus à Bradley, parce que... c'est mon petit frère. Je lui ai appris tout ce qu'il sait sur les voitures (et croyez-moi, j'en connais un rayon). J'avoue, parfois c'était un vrai petit salopard, mais ça reste mon petit frère.

Eunice avait deux autres filles – ses propres filles – nées de son second mariage. Elles étaient toutes les deux adultes. Il y avait Judith (encore une fois je n'aime pas dire du mal des morts, mais elle aidait sa mère à nous maltraiter, endossant même parfois le rôle de l'apprenti bourreau) ; et Rebekah, qui n'a jamais participé mais qui avait vu certaines choses qui lui ont mis la puce à l'oreille. Elle avait envisagé un moment d'avertir les services sociaux, mais ne l'a jamais fait, sans doute parce qu'Eunice était tout de même sa mère. Mais elle a témoigné lors du procès. Tous ensemble, nous avons réussi à envoyer notre mère en prison.

C'est là qu'elle est aujourd'hui. Eunice a été condamnée à quatorze ans de prison pour vingt-six chefs d'accusation, dont ceux de mauvais traitements envers des enfants, d'agressions, de blessures corporelles graves et d'entrave à la justice. Le juge a déclaré

qu'il s'agissait du pire cas de maltraitances sur enfants qu'il ait jamais vu. Il a dit qu'un des éléments aggravants avait été sa réaction au cours du procès : elle gardait un visage de marbre, totalement dénué d'expression. Comme je le disais, il n'y avait rien dans son regard. Rien du tout.

Après le procès, je suis passé dans l'émission *This Morning* sur ITV. Si vous vous rappelez, j'étais assis, tournant le dos à la caméra. Au moment de commencer à parler, la jambe de mon pantalon s'est mise à vibrer car des gens m'avaient reconnu et essayaient de m'appeler. (Une chance que j'aie réglé mon téléphone sur vibreur...) Ensuite, je suis passé sur Sky News. Et encore après, j'ai été interviewé par des journalistes de la presse écrite. Tout le monde voulait savoir ce que je pensais maintenant d'Eunice. Est-ce que je la détestais ? « Non, répondais-je. C'était ma mère. » Avais-je essayé de me rebeller ? « Bien sûr que non, expliquais-je. C'était ma mère. » Pourquoi ne m'étais-je pas sauvé ? Pourquoi étais-je resté pendant plus de dix années de torture et de maltraitances ?

« Parce qu'Eunice était ma mère. »

Je suis né à Cheltenham en 1988. Le 20 décembre pour être précis, bien que je n'aie jamais fêté mes anniversaires, car Eunice était témoin de Jéhovah : les anniversaires et Noël ne représentaient rien pour elle. En revanche, je suis sorti le soir de mon dix-huitième anniversaire, mais c'était davantage pour célébrer le fait que j'étais toujours en vie. J'avais également fêté mon quatrième anniversaire, un de mes tout premiers souvenirs. C'était l'une des rares fois où j'avais vu mes parents naturels durant mon enfance.

Je n'ai que de vagues souvenirs du temps où je vivais avec eux. En fait, il ne s'agit pas tant de souvenirs que d'impressions. Je me revois escaladant un escalier dans notre maison. Je devais avoir un an et demi : je savais donc marcher, mais j'étais à cet âge où il reste plus rapide de grimper les marches à quatre pattes. Je me souviens qu'il n'y avait pas de moquette sur les marches ; on allait bientôt l'installer.

Dans mon souvenir suivant, je suis chez Eunice, dans la maison de George Dowty Drive à Tewkesbury. C'était un logement des plus banals, de l'extérieur du

moins. La rue elle-même ne payait pas de mine : un simple cul-de-sac baptisé en mémoire de Sir George Herbert Dowty, qui avait habité Cheltenham et inventé la première roue d'avion à suspension interne (utilisée sur le Gloster Gladiator, célèbre avion de chasse britannique : un superbe appareil). Sir George Dowty était mort en 1975 ; c'est à peu près à cette époque que la rue avait été bâtie. Eunice habitait au numéro 24, dans un ancien logement social municipal qu'elle avait fini par racheter. Elle occupait les lieux avec ses deux filles – toutes les deux adultes – et les enfants placés sous sa garde. Une maison mitoyenne avec trois chambres. C'est là-bas qu'on m'avait placé.

Il y avait une grande cuisine, et c'est là que je me trouve dans mon deuxième souvenir net. Je suis assis dans une chaise haute et c'est le soir. Je suppose que c'est l'été, car la porte est ouverte ; j'entends un chien qui jappe à l'extérieur, sans doute un des nôtres : Meg ou Jet. Nous avons eu beaucoup de chiens au fil des ans ; beaucoup d'animaux domestiques en fait. C'était une marotte chez Eunice. Généralement, elle s'attachait d'un animal avant de s'en désintéresser et de passer à un autre. Résultat : nous avons une vraie ménagerie. Il y avait une oie dans le jardin, ainsi qu'un canard nommé Queenie, qui, si je me souviens bien, avait des canetons qu'Eunice emmenait avec elle en voiture. Nous avons aussi des lapins (une flopée) et des chats bien sûr, et aussi des hamsters, des gerbilles, et même un serpent nommé Sequin. Comme je le disais, c'était une maison mitoyenne, pas une ferme,

alors avec tous ces animaux dans le jardin, les voisins devaient nous détester.

D'un côté, il y avait un couple de Gallois ; de l'autre une famille. Le couple de Gallois, je ne sais pas ce qu'ils pensaient de nous. Je crois qu'ils ne pouvaient pas nous encadrer. À cause de la manière dont on s'adressait à eux. Une des nombreuses obsessions d'Eunice était les bonnes manières : elle tenait à ce qu'on s'adresse aux gens en employant leurs noms de famille. Du genre : « Bonjour, monsieur et madame Untel. » Pour une certaine raison, je me souviens que le couple de Gallois détestait ça. Ils croyaient peut-être qu'on se payait leur tête.

Le couple habitait le logement mitoyen au nôtre, de sorte qu'on partageait le même mur. Mais apparemment, ils n'ont jamais rien entendu des maltraitances. Il faut dire que cette maison avait une bizarrerie : il y avait un espace vacant prévu pour un garage qui n'avait jamais aménagé. Du coup, même si les deux logements étaient collés, dans les faits seule une des chambres partageait le mur mitoyen. Tout ça pour dire que je les crois quand ils disent ne jamais avoir entendu quoi que ce soit. Le mari, Brett Young, a expliqué plus tard à Sky News que rien ne laissait penser que nous étions maltraités : on était toujours propres et bien habillés, et c'était vrai. Nous étions propres, bien habillés, sages et polis : des enfants bien élevés.

De l'autre côté habitait une famille avec qui nous entretenions un fond de rivalité. On les fréquentait peu parce que nos maisons étaient séparées par une petite allée, avec une barrière, qui un jour avait brûlé.

Quelqu'un s'était amusé à la recouvrir de créosote et à y mettre le feu (une façon bien particulière de s'amuser). Tout à coup, le chien s'était mis à aboyer et nous avons regardé par la fenêtre et vu le jardin en flammes. Quelqu'un (Charlotte je crois) avait téléphoné aux pompiers et ils avaient débarqué avec la police. Eunice, elle, ne les aurait jamais appelés. La maison était infecte et Lulu avait une large entaille au bras ; Eunice ne tenait pas à ce qu'ils voient ça. Lulu s'était fait cette entaille en essayant d'éviter le bâton avec lequel Eunice la frappait : un clou en dépassait, et quand Lulu avait bougé, le clou s'était planté dans son bras. Naturellement, Eunice ne voulait pas que ça se sache. Elle était sortie parler aux pompiers et leur avait dit qu'ils pouvaient repartir.

Mais je vais plus vite que la musique... Avant de vous parler de la vie à la maison de George Dowty Drive, de cette barrière qui avait brûlé et des corrections, il faut que je vous raconte comment Eunice s'est débrouillée pour nous enlever, mon petit frère et moi, à nos parents naturels.

La malchance n'a jamais cessé de poursuivre mes parents naturels. Et c'est à croire qu'Eunice sentait ce genre de chose ; comme si elle exploitait le malheur des gens pour leur prendre leurs enfants.

Évidemment, les événements qui suivent remontent à une époque où j'étais très jeune, trop jeune pour me souvenir. Quand j'ai voulu savoir comment j'avais atterri chez Eunice, il a donc fallu que j'interroge mes vrais parents. Mais ça n'a pas été un problème car nous nous voyons très souvent désormais. On rattrape ces quinze années perdues.

Mes parents se prénomment Peter et Elaina. Mon père est de Gloucester, le chef-lieu du comté (c'est un Glocestrien pure souche) tandis que la famille de ma mère est originaire de Malte. Vous ne pouvez pas les rater si vous les croisez dans la rue : ils forment un couple unique. Il y a des années de cela, papa est allé au festival de Glastonbury¹. C'était à l'époque où les hippies s'y rendaient par convois entiers et entraient

1. Festival international de musique et d'arts du spectacle organisé chaque année à Glastonbury, dans l'ouest de l'Angleterre, depuis 1970, et réunissant parfois jusqu'à 150 000 participants.

gratuitement. Quand on regarde mes parents, on les imagine très bien là-bas. Leurs tenues et leurs manières de se comporter sont en accord avec les valeurs idéalistes de leur jeunesse, qu'ils ont vues mourir à petit feu. Maman s'habille comme une diseuse de bonne aventure et a toujours les ongles vernis de couleurs franchement excentriques. Papa porte les cheveux longs (au moment où j'écris ces lignes, ils sont noir corbeau). Non, impossible de les rater si vous les croisez dans la rue. Ils se démarquent et revendiquent haut et fort leurs idées : des idées différentes.

Tous deux ont connu leur lot d'épreuves : la maladie, durant le plus clair de leur vie, et le chagrin de savoir ce que Bradley et moi avons enduré. Malgré cela, ils continuent de marcher la tête haute. Non seulement ça, mais ils ont toujours le sourire. Papa, en particulier, ne s'est jamais départi de son sens de l'humour. En revanche, il reprend son sérieux quand il est question d'Eunice ; maman, aussi. Lorsque je lui ai demandé comment j'avais atterri chez Eunice, elle a baissé la tête et s'est mise à gratter nerveusement ses ongles vernis. Elle s'est roulé une cigarette entre ses mains tremblantes. Maman parle avec une voix douce et rassurante ; le genre de voix qu'on a envie d'entendre avant de s'endormir, une fois bordé bien au chaud dans son lit.

Papa lui a pris la main.

Et elle a commencé.

Maman m'a raconté qu'elle avait été abusée étant enfant. Sa propre mère la vendait à des hommes alors

qu'elle n'avait que neuf ans. Elle a passé toute son enfance dans des foyers et a connu elle-même pas moins de seize mères d'accueil. Quand je suis venu au monde en 1988, la dernière chose qu'elle souhaitait, c'était que je connaisse les foyers d'accueil et les maltraitances. Vous imaginez ?

Mais le destin n'a pas son pareil pour faire capoter les plus grandes espérances, et maman est tombée malade. Elle devait se faire hospitaliser pour un problème de calculs biliaires et ne savait pas à qui confier ses enfants. Mon père, à l'époque, était incapable de l'aider ; la seule alternative était donc de demander à sa propre mère – ma grand-mère maternelle. Plutôt que de s'y résoudre, elle a préféré contacter les services sociaux, qui m'ont placé chez Eunice Spry. Eunice et les services sociaux du comté étaient déjà de vieux amis à l'époque. En 1979, elle avait déposé une demande pour devenir garde d'enfants à domicile, mais son dossier avait été rejeté « en raison d'inquiétudes non précisées » (j'ai lu cela dans une note de synthèse publiée plus tard, qu'on peut sûrement retrouver sur Internet). Quelles qu'aient été ces inquiétudes, elles avaient finalement été levées, et Eunice avait été autorisée à devenir garde d'enfants. Sa démarche suivante avait été de déposer une candidature pour devenir mère d'accueil, candidature qui avait d'abord été refusée « en raison d'un mode de vie qui semblait incompatible avec le rôle de parent d'accueil ». Ces objections avaient cependant été levées elles aussi et Eunice était devenue parent d'accueil en

bonne et due forme, habilitée à soulager les mamans nécessitant une aide temporaire.

Dans notre cas, le temporaire devait durer trois mois, le temps que maman soit hospitalisée.

Maman est sortie, débarrassée de ses calculs, et nous avons repris notre vie de famille. Nous sortions, allions au cinéma, et c'est au retour d'une de ces sorties que maman a été frappée par une méningite. Dès lors, tout a changé. Absolument tout. D'abord, maman est retournée à l'hôpital, et cette fois, ce n'était pas pour un court séjour mais pour le long terme. Elle a passé une longue période en soins intensifs dans un état critique, et on a dit à mon père qu'elle ne survivrait pas : il ne devait pas nourrir d'espairs. Papa a décidé de planter ses pénates à l'hôpital pour être à ses côtés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La nuit, il s'endormait à son chevet en lui tenant la main.

Mais il y a eu des complications. Les médecins ont tenté de lui faire une ponction lombaire, un examen qui consiste à insérer une aiguille dans la colonne vertébrale afin de prélever un échantillon de liquide cérébro-spinal, très courant dans les suspicions de méningite. Ma mère se décrit elle-même comme « costaute », et effectivement, les médecins ont eu quelques soucis pour insérer l'aiguille. Ils ont finalement dû s'y reprendre à huit fois, et lors de la dernière tentative, l'aiguille s'est cassée. Quand on l'a opérée pour extraire le morceau resté en elle, plusieurs nerfs de sa colonne vertébrale ont été sectionnés, la condamnant à passer le restant de ses jours dans un fauteuil roulant, capable de marcher seulement sur de

très courtes distances. Au final, maman a passé dix-huit mois à l'hôpital.

J'étais très jeune à l'époque, je commençais juste à marcher. En outre, j'étais (comme mes parents s'amusaient à me le rappeler) un bambin « turbulent ». Dans la famille d'accueil où on m'avait placé lors de la première hospitalisation de maman, j'avais apparemment été si turbulent que j'avais cassé la patte du chien en voulant le chevaucher, genre hue dada. Si cette famille lit ce livre aujourd'hui, je tiens très sincèrement à m'excuser. Je suis vraiment désolé !

C'est alors que ma grand-mère maternelle est tombée par hasard sur Judith, la fille d'Eunice. C'était au supermarché, je crois – un endroit banal en tout cas. Ma grand-mère se souvenait d'Eunice car elle avait été d'un bon secours quand maman s'était fait opérer des calculs. Maman s'était même inquiétée après coup pour Eunice, vu comment les choses se passaient dans ma famille d'accueil actuelle : mon côté turbulent, l'incident avec le chien, etc.

Ce jour-là dans le supermarché, ma grand-mère a demandé à Judith si Eunice officiait encore comme famille d'accueil.

— Oui, a répondu Judith. Pourquoi ?